

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

66 | 2012
Varia

Pour Suzanne Grandais

For Suzanne Grandais

Didier Blonde



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/4467>

DOI : 10.4000/1895.4467

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

Pagination : 114-123

ISBN : 9782913758681

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Didier Blonde, « Pour Suzanne Grandais », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 66 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/1895/4467> ; DOI : 10.4000/1895.4467



Suzanne Grandais.

Pour Suzanne Grandais

par Didier Blonde

Le texte qui suit a un statut un peu particulier : il procède de la documentation qu'a réunie son auteur pour la rédaction d'un roman consacré à la comédienne Suzanne Grandais, figure quelque peu oubliée de nos jours mais qui fut, on va le voir, une « étoile » du cinéma français et allemand. Ce roman de l'écrivain et essayiste Didier Blonde s'intitule Un Amour sans paroles, il est paru chez Gallimard en 2009. Auparavant Blonde avait déjà publié les Fantômes du muet (Gallimard, 2007) que traversait Ivan Mosjoukine.

Les lecteurs d'Un amour sans parole sont sans cesse appelés à se demander où passe, dans ce livre qui est un roman, la frontière entre la fiction et la réalité ; cette hésitation participe du plaisir de la lecture, et peut-être cette biographie – qui n'a pas d'équivalent dans les divers dictionnaires accessibles mais que vient croiser celui, récemment paru, de Jacques Richard (voir plus loin les Notes de lecture) – viendra-t-elle relancer l'intérêt pour le roman en complexifiant son rapport à son « modèle » puisqu'elle est signée du romancier lui-même... (Réd.)

Suzanne Grandais a été qualifiée par le dramaturge et cinéaste André Antoine d'« étoile polaire du cinéma français ». Elle a été l'une des premières stars de l'écran. A partir de 1912, sa célébrité s'est très vite répandue dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique où, raconte Henri Fescourt qui l'a fait tourner à ses débuts, même Mary Pickford en était jalouse. On peut mesurer cette notoriété en constatant que dès 1916 une salle de cinéma de Mexico porte son nom. René Hervil, un autre de ses metteurs en scène, parle d'elle comme d'un « clavier, capable de fournir toujours la note juste » dans les registres les plus différents, de la comédie au mélodrame. Sa filmographie telle qu'elle peut-être reconstituée à partir du catalogue établi par Raymond Chirat et Éric Le Roy, compte plus de quatre-vingt-dix films. Comme toute star, elle a incarné un type, celui de « la jeune fille française », espiègle, à la grâce « primesautière » comme on disait alors – qui devait se fixer avec *Midinettes* d'Hervil et Mercanton en 1917 sur ce rôle-titre du personnage de jeune ouvrière de la mode parisienne si populaire au moment des grèves de la même année. Son signe distinctif est son sourire – et son rire, éclatant, s'ouvrant sur les « dents de la chance » – avec lequel elle a « conquis l'univers ». Son talent résidait dans son jeu naturel et sincère, étonnamment moderne, d'une incroyable liberté. « Elle jouait vrai, riant et pleurant vrai » a dit d'elle un critique contemporain. « Oh, qu'elle est gentille ! Tous ses films ne sont pas bons, mais elle est toujours bonne, c'est-à-dire souriante et amusée » dit à son propos Louis Delluc qui n'était jamais complaisant. Pour en faire la première figure mythique de ce jeune cinéma, il ne manquait, comme l'a écrit Pierre Philippe, que « cette fin tragique et prématurée qui signe d'un paraphe impérieux le destin des stars ». Ce n'est que récemment, grâce aux restaurations des films de Léonce Perret, qu'on a pu la redécouvrir. Pourtant, on connaît encore mal sa biographie et sa carrière sur lesquelles on se propose ici d'apporter quelques éléments inédits.



Suzanne Guedret est née le 14 juin 1893, au domicile d'une sage-femme, 161 avenue de Clichy à Paris dans le XVII^e arrondissement: ses parents habitent en réalité 7, rue du Poteau dans le quartier de Montmartre où elle passe son enfance. Son père, Claude Victor Gueudret, a trente-cinq ans, il est employé aux Omnibus comme conducteur de tramway. Il mourra tragiquement en 1905, alors que Suzanne n'a que douze ans, piétiné par ses propres chevaux. Sa mère, Marie Louise, née Audeux, vingt-deux ans, sans profession, fait, le soir, de la figuration dans les théâtres. Le couple a déjà une fille, Gabrielle, qui fera une petite carrière de chanteuse et d'actrice sous le nom de Gaby Sonia. Restée célibataire, celle-ci mourra en 1967 et sera enterrée dans le même caveau que Suzanne bien que son nom ne figure pas sur la tombe.

Introduite par sa mère dans le milieu du théâtre, Suzanne fait connaissance avec les planches dès l'âge de cinq ans. Elle pose pour des cartes postales (*la Sainte Famille*, Joyeuses Pâques, Bonne Fête, Bon Anniversaire...). À huit ans, elle apparaît dans un programme sous le nom de « Petite

Gueddrei » [sic], rôle de « Georgette » dans *Trente ans ou la vie d'un joueur*, célèbre mélodrame de Victor Ducange (créé en 1827), au Théâtre du Château d'Eau (50, rue de Malte, dans le XI^e arrondissement, devenu L'Alhambra en 1904). Elle est « la jeune Nana » dans une reprise de l'adaptation théâtrale de *l'Assommoir* de Zola. Dès six ans, elle a fait de la figuration au cinéma chez Eclair, expérience vite abandonnée. Elle obtient son certificat d'études à onze ans. Après la mort de son père, elle apprend la couture et est placée chez une giletière où elle fait la coursière – le « trottin ». La famille va habiter au 10 de la rue Championnet, dans le même quartier.

À quinze ans, elle rencontre dans les coulisses un acteur et chanteur déjà bien connu, Robert Saldreu, quitte le domicile familial, part vivre avec lui: il a seize ans de plus qu'elle. Elle n'aura plus que

des relations très distantes avec sa mère et sa sœur. Cette liberté qui la caractérise déjà sera celle de toute sa vie. Robert Saindreau a fait une importante carrière au théâtre et au music-hall (acteur au Palais Royal – où il sera par la suite régisseur –, aux Capucines, à la Cigale, il sera également directeur de la scène du Moulin Rouge) et au cinéma (il est acteur et réalisateur de plusieurs films dans les années 1920). Elle travaille alors régulièrement dans les grands théâtres : Antoine, Sarah Bernhardt, la Porte Saint-Martin, Les Variétés – elle est figurante dans *le Roi de Flers* et Caillavet aux côtés du célèbre Max Dearly (création le 24 avril 1908). Au Théâtre de la porte Saint-Martin, « Mlle Suzy » dans le rôle de « modèle » figure tout en bas de l'affiche de la création de *la Griffé* (22 octobre 1909) de Bernstein, dont le premier rôle est tenu par Lucien Guitry ; on y voit aussi René d'Auchy qui jouera un rôle important dans sa vie. Entre deux engagements théâtraux, elle joue dans des revues aux Capucines, à



Suzanne Gandais dans *la Sainte Famille*.

l'Olympia, au Moulin-Rouge : elle prend le nom de Grandet, puis, très vite celui de Grandais – sans doute pour la distinguer d'une homonyme – qui apparaît pour la première fois dans le programme de la revue *En l'air, Messieurs!* où elle est une des « jeunes veuves du Rat Mort » (février 1909) ; en janvier 1910, « Mlle Grandais », est une des « Filles » dans *la Revue amoureuse* ; à ses côtés : Robert Saindreau. Dans la journée, elle fait parallèlement et irrégulièrement de la « figuration nombreuse » au cinéma chez Gaumont, joue des petits rôles pour Lux ou chez Eclair. Le succès arrive avec *le Château des Loufoques*



(création le 17 octobre 1910) de Benjamin Rabier au Théâtre Cluny (71, bd. Saint-Germain), où elle joue le second rôle féminin, celui d'Armandine, qui la fait remarquer. Un critique renommé, Stoullig, écrit : « Mademoiselle Suzanne Grandais (dix-sept ans quatre mois) fit du rôle d'Armandine une figure éveillée et distinguée qui se détacha gentiment dans cette immense farce. » On dépasse la centième. Plusieurs journaux, comme *le Courrier Cinématographique* de mai 1913, parlent à cette époque d'une tournée en Amérique du Sud où elle aurait joué Lorget dans *l'Aiglon*, La Poule Blanche dans *Chanteclerc*, Nichette dans *la Dame aux camélias*.

« Je suis née en 1910. Je veux dire que je suis venue au cinéma en 1910 » déclarera-t-elle dans un entretien accordé au *Film* en 1918. C'est grâce à la protection de René d'Auchy dont elle devient la compagne qu'elle fait véritablement son entrée chez Gaumont – par la grande porte cette fois. Ils habitent ensemble au 7, rue Dieu (dans le X^e arrondissement). D'Auchy a trente-six ans, soit vingt de plus qu'elle. C'est un acteur reconnu dans les seconds rôles des théâtres du Boulevard (il joue régulièrement au Théâtre de la Porte Saint-Martin aussi bien le répertoire – Valère dans *Tartuffe*, Léandre dans *le Médecin malgré lui* – que les créations contemporaines : il est notamment le créateur du « Paon » dans



Chanteclerc (1910) de Rostand aux côtés de Lucien Guitry). Il est également acteur (de nombreux films chez Eclair) et metteur en scène au cinéma. Il sera l'agent de sa destinée et de son ambition.

Après six mois pendant lesquels elle ne fait encore que de la figuration, Feuillade lui donne son premier grand rôle dans *le Chef-lieu de canton* aux côtés de René Navarre, Paul Manson et Renée Carl (décembre 1911). Jusqu'au début de l'année 1913, elle enchaîne une cinquantaine de productions chez Gaumont principalement avec Feuillade (*Erreur tragique, le Nain, le Destin des mères, le Cœur et l'argent, Amour d'automne...*) et Perret dont elle devient l'égérie (*le Chrysanthème rouge, le Mariage de Suzy, la Lumière et l'amour, Graziella la gitane, le Mystère des roches de Kador, la Dentellière...*) notamment dans la série comique des *Léonce* où il tient le premier rôle (*le Homard, Un nuage passe, les Epingles, les Bretelles...*). Dans ses mémoires manuscrits, Renée Carl raconte comment le nom de Suzanne Grandais s'est affiché sur l'écran du Gaumont Palace dans le premier générique de la maison Gaumont, à l'initiative de Perret et contre l'avis même de son directeur.

Début 1913, une proposition lui vient d'Allemagne; comme Léon Gaumont refuse l'augmentation qu'elle profite de lui demander par l'intermédiaire de Perret – avec qui elle se brouille –, elle



signe en février 1913 en compagnie de D'Auchy, un engagement d'un an avec la Deutsche Kino Gesellschaft de Cologne pour l'exécution de douze films qui porteront le nom collectif de « Série artistique Suzanne Grandais » et seront tournés en France. D'Auchy choisit les scénarios et en assure la mise en scène, assisté de Marcel Robert (alias Robert Péguy). L'Allemagne accueille Suzanne triomphalement – elle est surnommée « Die Kino-Königin », la reine du cinéma, d'après la célèbre opérette de Jean Gilbert – au cours d'une soirée de gala à Berlin pour la première de *So ist das Leben* (*Chacun sa destinée*).

En mars 1913, pendant le tournage d'un film, elle a fait une grave chute de cheval qui l'a laissée durant trois jours entre la vie et la mort avec une fracture à la base du crâne. Jean Mermoz, dans *Mes vols*, raconte comment, jeune pilote libéré du service militaire et cherchant du travail, il a effectué une cascade aérienne pour le cinéma avec Suzanne Grandais. Le réalisateur lui a recommandé : « Ne l'abîmez pas ! ». Mermoz poursuit : « Je fis l'accident. Je plongeai Suzanne Grandais,

emmitoufflée de cuir et protégée par d'épaisses lunettes, dans l'eau de l'Oise, près de l'Isle-Adam ». Fâché avec la chronologie, il situe la scène en 1923 – trois ans après la mort de Suzanne... Il s'agit plus vraisemblablement du tournage de *la Torpille aérienne* (*Das Luft-Torpedo*) tourné par d'Auchy en 1913.

Au bout de six films (qui sont plus ou moins boycottés par le marché français où règnent en maîtres Gaumont et Pathé), des différends s'élèvent. La DKG se retire en transférant ses droits à un intermédiaire français : Charles Mary. Un procès a lieu qui s'étale dans *le Courrier cinématographique*. Après des mois de transactions, d'Auchy retrouve un producteur en la personne de Jules Tallandier, le célèbre éditeur de littérature populaire qui veut se lancer dans le cinéma. Au printemps 1914, d'Auchy commence une « Deuxième série artistique Suzanne Grandais », mais la guerre y met fin après quatre films.

D'Auchy, âgé de quarante et un ans est classé dans le service auxiliaire. Face à l'avancée allemande, il emmène Suzanne dans la Manche à Villedieu-les-Poêles. Leur relation est devenue orageuse.

D'Auchy, jaloux de sa protégée et d'un tempérament très autoritaire, n'hésite pas à l'enfermer à clé quand il sort le soir de son côté. Il est finalement mobilisé en septembre 1915 dans une unité de radiologie du Service de Santé: pour Suzanne, enfin délivrée de son «manager», c'est l'occasion d'une rupture. Elle reprend sa liberté. Après la guerre, d'Auchy fondera sa propre société, Criterium, il tournera encore quelques films, puis sa trace disparaît, jusqu'à sa mort en 1944: selon René Jeanne et Charles Ford il aurait été assassiné «dans une mystérieuse affaire passionnelle». Son nom n'est pas cité parmi la liste des acteurs ayant assisté aux obsèques de Suzanne en 1920.

Au printemps 1916, Eclipse propose à Suzanne un contrat d'un an pour une troisième «Série Suzanne Grandais» de dix films où elle tiendra le rôle de vedette. A l'automne 1919, elle est engagée à la Phocéa-Film pour douze films. Elle part vivre à Marseille. Durant ses séjours parisiens, elle habite chez son amie Anna «Lily» Defradas au 18, rue Laugier (dans le XVII^e arrondissement), une femme d'une quinzaine d'années

son aînée, qui fréquente le milieu du théâtre et du music-hall et vit grâce à un protecteur. À cette époque, Suzanne est liée avec un riche bijoutier parisien à l'identité encore inconnue – qui se suicidera un an après la mort de Suzanne au volant de sa voiture.

Le samedi 20 août 1920, après avoir achevé les derniers extérieurs du film de Charles Burguet *l'Essor* (en dix épisodes), elle quitte Vittel pour rentrer à Paris en automobile en compagnie de son metteur en scène et de sa femme ainsi que de l'opérateur Maurice Ruelle, et se tue dans un accident à 17h30 sur la route entre Jouy-le-Châtel et Vaudoy-en-Brie (Seine-et-Marne). Voici comment le journal régional *la Brie* du 1^{er} septembre rapporte le drame: «Au croisement des routes de Sézanne à Coulommiers, au moment où le chauffeur prenait son virage pour s'engager sur la route n° 9, la roue droite d'avant se brisa en même temps qu'éclatait le pneu d'une roue arrière. L'auto fit une formidable embardée, dégringola d'un talus en faisant panache dans un champ de betteraves. Mlle Grandais et



Mademoiselle Suzanne GRANDAIS

Ruette furent pris sous la voiture et tués net pendant que le chauffeur était collé contre son volant. Plus heureux, M. Burguet, qui dormait au moment de l'accident et Mlle Vassor [la femme de Burguet] furent violemment projetés hors de la voiture sur la route d'où ils purent se relever quelque temps après douloureusement mais légèrement contusionnés. On put alors dégager de dessous la voiture Mlle Grandais et Ruette : hélas ! tous les deux ne donnaient plus signe de vie et tous secours furent inutiles. Mlle Grandais portait sur le côté gauche de la tête une horrible blessure d'où s'échappait la cervelle. Le chauffeur affirme que l'auto faisait du 25 à 30 kilomètres à l'heure au moment de l'accident».

La presse quotidienne nationale ainsi que les revues de cinéma donnent un large écho à sa disparition en reproduisant notamment les propos de Charles Burguet parlant « d'étranges coïncidences » ou de « signes prémonitoires ». Suzanne avait reçu quelques jours plus tôt une lettre anonyme lui conseillant de retarder son départ si elle voulait éviter un grave accident : l'auteur de la lettre, une petite fille, aurait expliqué par la suite avoir entrevu sa mort dans un rêve.

« Paris a fait à la grande artiste des obsèques de reine » écrit *Ciné-Journal*. La mort brutale de Suzanne Grandais a ému l'opinion publique : comme le montre le film tourné pour les actualités Gaumont, une foule très nombreuse assiste à son enterrement le mercredi 1^{er} septembre à l'église de la Trinité, puis suit son convoi jusqu'au cimetière Saint-Vincent de Montmartre où elle est inhumée dans une tombe achetée précipitamment par « Lily » Defradas sans doute grâce à l'intervention du bijoutier, « ami » de Suzanne, qui voulait rester incognito ; un discours est prononcé au bord de la fosse par le directeur de la Phocéa. Un an plus tard, le 7 octobre 1921, elle sera exhumée et transférée à quelques mètres dans un caveau du même carré : la concession est acquise à ce moment-là (1^{re}-1921) : 10^e div, 1^{re} ligne, n° 3 : la pierre tombale ne porte comme inscription que « Suzanne Gueudret 1893-1920 ». Après sa mort et pendant plusieurs mois, tous les cinémas projettent ses films les plus célèbres. Il est question de donner son nom à une salle parisienne. Le film *l'Essor* est achevé sans elle et monté avec beaucoup de difficultés. En 1951, dans une réunion de la Commission de recherche historique de la Cinémathèque, Charles Burguet évoquera la situation critique de la Phocéa qui risquait la faillite si le film ne sortait pas. Il ajoute : « J'avais Suzanne dans des extérieurs, mais pas un cliché dans un intérieur. J'ai accepté de finir le film, et sans la doubler ». Malgré cette déclaration, il paraît probable, au vu de certaines scènes, qu'il a fait appel à une figurante restée anonyme.

Peu de temps après sa disparition, commence un procès qui durera plusieurs années entre Charles Burguet et la famille Gueudret : la mère et la sœur obtiendront finalement en 1928 une somme de 30 000 francs de dommages et intérêts « pour le préjudice matériel et moral causé par l'accident ».

À l'automne 1920, une petite stèle commémorative a été érigée à l'emplacement du drame. Plusieurs fois détruite et restaurée à la suite de nouveaux accidents, elle est supprimée en 1975 en raison des travaux d'aménagements que les Ponts et Chaussées se décident à entreprendre pour redessiner entièrement ce carrefour particulièrement dangereux. Heureusement sauvée de la destruction par la famille Quignot, propriétaire du champ qui borde la route, elle porte encore le texte suivant, à demi effacé : « Cette pierre marque la place où le 28 août 1920 la grande artiste du cinéma muet Suzanne Grandais trouva la mort à l'âge de 27 ans dans un accident d'automobile ».

Pour établir ce parcours biographique encore bien lacunaire, j'ai eu recours aux différentes revues spécialisées de l'époque, à la presse quotidienne, aux archives déposées aux Arts du Spectacle (BnF), ainsi qu'au témoignage manuscrit d'André Desmottes que m'a communiqué Pierre Philippe. Bernard Bastide m'a signalé le procès-verbal de la Commission de recherches historiques conservé à la Cinémathèque française. Les photographies de Suzanne Grandais enfant m'ont été aimablement prêtées par Jean-Marie Libert. Marc Defradas m'a éclairé sur la personnalité d'Anna « Lily » Defradas. Mes remerciements s'adressent également à Manuela Padoan et Agnès Bertola des Archives Pathé-Gaumont, à Corine Faugeron du Musée Gaumont, ainsi qu'à Eric Le Roy des Archives françaises du film (CNC — Bois d'Arcy).